

JÉRÔME FERRARI

Où j'ai laissé  
mon âme

roman

*ACTES SUD*

*à Jean-Yves Templon*

*Il dit que même en présence de la lune il ne connaît pas de repos, et qu'il fait un vilain métier. C'est toujours cela qu'il dit quand il ne dort pas ; et quand il dort, il fait toujours le même rêve : il voit un chemin de lune sur lequel il veut s'engager pour continuer de parler avec le prisonnier Ha-Nostri car – c'est ce qu'il affirme – il n'a pas eu le temps de dire tout ce qu'il avait en tête, ce fameux jour d'autrefois, ce 14 du mois printanier de nisan. Mais hélas, quelque chose fait qu'il ne parvient pas à rejoindre ce chemin, et personne ne vient vers lui.*

MIKHAÏL BOULGAKOV,  
*Le Maître et Marguerite.*

Je me souviens de vous, mon capitaine, je m'en souviens très bien, et je revois encore distinctement la nuit de désarroi et d'abandon tomber sur vos yeux quand je vous ai appris qu'il s'était pendu. C'était un froid matin de printemps, mon capitaine, c'était il y a si longtemps, et pourtant, un court instant, j'ai vu apparaître devant moi le vieillard que vous êtes finalement devenu. Vous m'aviez demandé comment il était possible que nous ayons laissé un prisonnier aussi important que Tahar sans surveillance, vous aviez répété plusieurs fois, comment est-ce possible ? comme s'il vous fallait absolument comprendre de quelle négligence inconcevable nous nous étions rendus coupables – mais que pouvais-je bien vous répondre ? Alors, je suis resté silencieux, je vous ai souri et vous avez fini par comprendre et j'ai vu la nuit tomber sur vous, vous vous êtes affaissé derrière votre bureau, toutes les années qu'il vous restait à vivre ont couru dans vos veines, elles ont jailli de votre cœur et vous ont submergé, et il y eut soudain devant moi un vieil homme à l'agonie, ou peut-être un petit enfant, un orphelin, oublié au bord d'une longue route désertique. Vous avez posé sur moi vos yeux pleins de ténèbres et j'ai senti le souffle froid de votre haine impuissante, mon capitaine, vous ne m'avez pas fait de reproches, vos lèvres se crispaient

pour réprimer le flux acide des mots que vous n'aviez pas le droit de prononcer et votre corps tremblait parce que aucun des élans de révolte qui l'ébranlaient ne pouvait être mené à son terme, la naïveté et l'espoir ne sont pas des excuses, mon capitaine, et vous saviez bien que, pas plus que moi, vous ne pouviez être absous de sa mort. Vous avez baissé les yeux et murmuré, je m'en souviens très bien, vous me l'avez pris, Andreani, vous me l'avez pris, d'une voix brisée, et j'ai eu honte pour vous, qui n'aviez même plus la force de dissimuler l'obscénité de votre chagrin. Quand vous vous êtes ressaisi, vous m'avez fait un geste de la main sans plus me regarder, le même geste dont on congédie les domestiques et les chiens, et vous vous êtes impatienté parce que je prenais le temps de vous saluer, vous avez dit, foutez-moi le camp, lieutenant ! mais j'ai achevé mon salut et j'ai soigneusement effectué un demi-tour réglementaire avant de sortir parce qu'il y a des choses plus importantes que vos états d'âme. J'ai été heureux de me retrouver dans la rue, je vous le confesse, mon capitaine, et d'échapper au spectacle répugnant de vos tourments et de vos luttes perdues d'avance contre vous-même. J'ai respiré l'air pur et j'ai pensé qu'il me faudrait peut-être recommander à l'état-major de vous relever de toutes vos responsabilités, que c'était mon devoir, mais j'ai vite renoncé à cette idée, mon capitaine, car il n'existe pas d'autre vertu que la loyauté. Pourtant, j'avais été si heureux de vous retrouver, vous savez, et je garde l'espoir que, vous aussi, au moins pour un moment, vous en avez été heureux. Nous avons survécu ensemble à tant d'heures difficiles. Mais nul ne sait quelle loi secrète régit les âmes et il est vite devenu évident que vous vous étiez éloigné de moi et que nous ne pouvions plus nous comprendre. Quand

j'ai accepté de prendre la tête de cette section spéciale et que je me suis installé avec mes hommes dans la villa, à Saint-Eugène, vous êtes devenu franchement hostile, mon capitaine, je m'en souviens très bien. Je n'ai pas pu me l'expliquer et j'en ai été blessé, je peux vous le dire aujourd'hui, nos missions n'étaient pas différentes au point que vous ayez été autorisé à m'accabler ainsi de votre haine et de votre mépris, nous étions des soldats, mon capitaine, et il ne nous appartenait pas de choisir de quelle façon faire la guerre, moi aussi, j'aurais préféré la faire autrement, vous savez, moi aussi, j'aurais préféré le tumulte et le sang des combats à l'affreuse monotonie de cette chasse au renseignement, mais un tel choix ne nous a pas été offert. Aujourd'hui encore, je me demande par quelle aberration vous avez pu vous persuader que vos actions étaient meilleures que les miennes. Vous aussi, vous avez cherché et obtenu des renseignements, et il n'y a jamais eu qu'une seule méthode pour les obtenir, mon capitaine, vous le savez bien, une seule, et vous l'avez employée, tout comme moi, et l'atroce pureté de cette méthode ne pouvait en aucun cas être compensée par vos scrupules, vos élégances dérisoires, votre bigoterie et vos remords, qui n'ont servi à rien, si ce n'est à vous couvrir de ridicule, et nous tous avec vous. Quand on m'a ordonné de venir prendre en charge Tahar à votre PC d'El-Biar, j'ai caressé un moment l'espoir que la joie d'avoir capturé l'un des chefs de l'ALN vous aurait peut-être rendu plus amical, mais vous ne m'avez pas adressé la parole, vous avez fait sortir Tahar de sa cellule et vous lui avez rendu les honneurs, on l'a conduit vers moi devant une rangée de soldats français qui lui présentaient les armes, à lui, ce terroriste, ce fils de pute, sur votre ordre, et moi, mon capitaine, j'ai dû subir

cette honte sans rien dire. Oh, mon capitaine, à quoi bon une telle comédie, et qu'espériez-vous, donc ? Peut-être la reconnaissance de cet homme dont vous vous étiez entiché au point de vous effondrer à l'annonce de sa mort ? Mais vous savez, il n'a pas parlé de vous, pas un mot, il n'a pas dit, le capitaine Degorce est un homme admirable, ni rien de semblable, et je suis persuadé que jamais, vous entendez, jamais, mon capitaine, vous n'avez occupé la moindre place dans ses pensées. Tahar était un homme dur, qui ne partageait pas votre tendance au sentimentalisme, j'ai le regret de vous le dire, mon capitaine, et, contrairement à vous, il savait bien qu'il allait mourir, il n'imaginait pas je ne sais quel heureux épilogue semblable à ceux dont vous rêviez sûrement dans votre exaltation et votre aveuglement puérils, puérils et sans excuses, mon capitaine, vous ne pouviez ignorer ce qu'était la villa de Saint-Eugène, vous ne pouviez ignorer que personne n'en ressortait vivant car elle n'était pas une villa, elle était une porte ouverte sur l'abîme, une faille qui déchirait la toile du monde et d'où l'on basculait vers le néant – j'ai vu mourir tant d'hommes, mon capitaine, et ils savaient tous qu'on ne les reverrait jamais, personne ne baiserait leur front en récitant la *Shahâda*, aucune main aimante ne laverait pieusement leur corps ni ne les bénirait avant de les confier à la terre, ils n'avaient plus que moi, et j'étais à ce moment-là plus proche d'eux que ne l'avait jamais été leur propre mère, oui, j'étais leur mère, et leur guide, et je les conduisais dans les limbes de l'oubli, sur les rives d'un fleuve sans nom, dans un silence si parfait que les prières et les promesses de salut ne pouvaient le troubler. Dans un sens, Tahar a eu de la chance que vous l'ayez exhibé à la presse, nous avons dû rendre son cadavre mais si ça n'avait tenu

qu'à moi, mon capitaine, je l'aurais lui aussi dilué dans la chaux, je l'aurais enseveli dans les profondeurs de la baie, je l'aurais répandu aux vents du désert et je l'aurais effacé des mémoires. J'aurais fait qu'il n'ait jamais existé. Tahar savait cela, il savait ce que c'est qu'avoir un ennemi. Vous, mon capitaine, vous n'en avez jamais rien su, ce n'est pas avec notre compassion ou notre respect, dont il n'a que faire, que nous rendons justice à notre ennemi mais avec notre haine, notre cruauté – et notre joie. Peut-être vous rappellerez-vous le petit séminariste, l'appelé qu'un gratte-papier imbécile qui ne savait rien de notre mission m'avait affecté comme secrétaire, un bigot, comme vous, mon capitaine, affligé d'une âme sensible, mais réellement sensible, et tellement plus candide et plus honnête que la vôtre. Quand il a débarqué, il était soulagé parce qu'il pensait qu'il n'aurait pas à se salir les mains et qu'il était, en quelque sorte, à l'abri du péché. Il s'est présenté à moi et j'ai failli le renvoyer. Il regardait la mer par les fenêtres de la villa, et les lauriers dans le jardin, et il ne pouvait pas s'empêcher de sourire, je crois que jamais il n'avait vu autant de lumière et d'espace, il se sentait plus vivant qu'il ne l'avait jamais été, libéré des aubes humides à genoux sur les dalles glacées d'une chapelle obscure, libéré des chuchotements honteux dans la pénombre moisie du confessionnal, et je l'ai gardé, après tout, il ne m'appartenait pas de décider des leçons qui devaient être prises, coûte que coûte, ni de qui pouvait y échapper, mon capitaine, car finalement, chacun de nous a dû écouter jusqu'au bout la même leçon, éternelle et brutale, et personne ne nous a demandé si nous étions disposés à l'entendre, alors j'ai dit au petit séminariste qu'il aurait à prendre des notes pendant les interrogatoires des suspects, je lui ai dicté